Document généré le 14 mai 2024 13:21

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Entre l'héroïsme et la stérilité
Maria Chapdelaine de Louis Hémon, édition préparée par Nicole Deschamps et Ghislaine Legendre

Réal Ouellet

Numéro 21, printemps 1981

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40307ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Ouellet, R. (1981). Compte rendu de [Entre l'héroïsme et la stérilité : maria Chapdelaine de Louis Hémon, édition préparée par Nicole Deschamps et Ghislaine Legendre]. *Lettres québécoises*, (21), 43–46.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

là mais à qui « on » ne donne pas vingt fois la parole dans le roman et qui ne s'exprime que pour opiner, acquiescer, cette Maria n'est là, somme toute, que pour être acquise par les hommes : les trois prétendants ne savent que faire miroiter leurs pauvres biens pour l'acquérir tandis qu'elle « restait semblable à elle-même, patiente, calme, muette . . . et ils ne l'en aimaient que davantage » (p. 146). Cette « bonne grosse fille » sans revendications, c'est la littérature française épanouie mais aliénée, porteuse des valeurs bourgeoises, produit exploitable pour le profit.

Jamais la critique n'a soulevé à l'attention du public le fait (relevé par les auteurs du présent ouvrage) que la contestation de la religion est affichée dans les prières de Maria non suivies d'effet. Ce procédé était d'ailleurs déjà utilisé par Voltaire dans « Candide ». De même a été occulté le fait, paradoxal si l'on s'enferme dans le texte, qu'une Maria, héroïque par son mutisme, puisse se sacrifier, en phase finale du roman, pour sauver une langue dont elle ignore le fonctionnement, une langue qui ne lui est d'aucune utilité et qui ne contribue qu'à son asservissement. Car, le discours du père, qui anéantit toute velléité de départ chez Maria vaincue au niveau de la sensibilité, doit être lu comme l'effet de domination que réalise la littérature de la classe dominante sur les masses en jouant essentiellement sur les réflexes et les sensations.

Occultant le travail de création de Louis Hémon, masquant à l'attention des lecteurs la dimension subversive de l'écriture de cet écrivain, la critique, pendant un quart de siècle, concentra tout son effort à instituer en chef-d'oeuvre un texte qu'il fallait sequestrer dans l'espace du mystère pour mieux le soustraire à la lecture « autre » que celle de l'idéologie dominante. Et quand Mgr Savard disait que tout avait été dit, que plus rien ne restait à dire de « Maria Chapdelaine », il exprimait son désarroi face à « l'autre » discours qui émergeait déjà. Aujourd'hui ce discours est possible et circule, en témoigne la recherche de Nicole Deschamps, Raymonde Héroux, Normand Villeneuve.

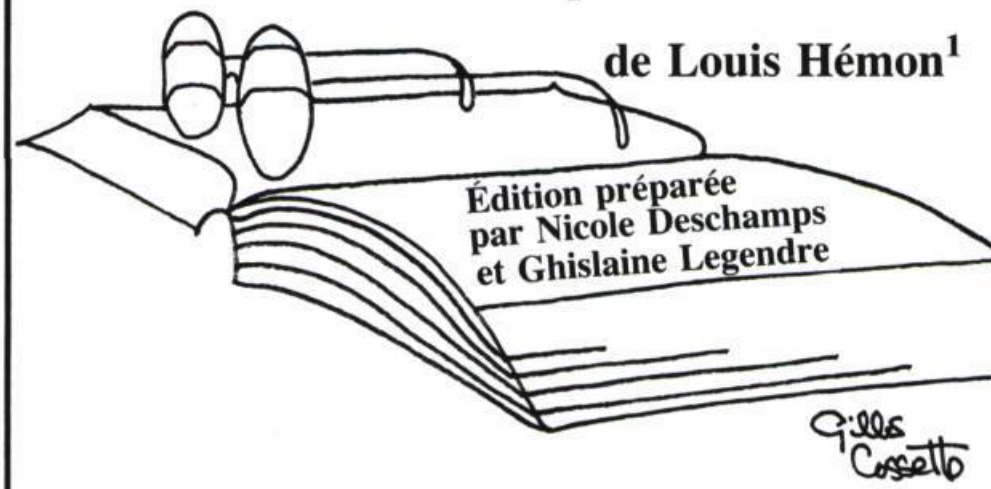
Janine Boynard-Frot

Les Rééditions

par Réal Ouellet

Entre l'héroïsme et la stérilité : Maria Chapdelaine

de Louis Hémon[1]



Maria Chapdelaine a-t-il marqué notre mémoire collective ou est-il un produit de notre mémoire par auteur français interposé ?

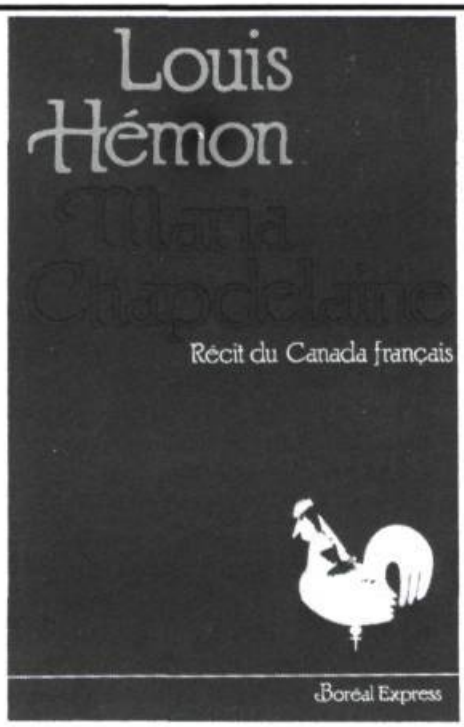
La relecture anime d'un coup les images jaunies d'album de famille et bouscule les vieilles préventions contre un roman allongé à tant de sauces patriotardes. *Maria Chapdelaine* ou la lutte contre la nature ? ou le triomphe de la famille québécoise rurale ? ou le prêchi-prêcha de la « fidélité à la terre » ? Loin de là. De lutte ou de conflit, il n'en est pas vraiment, comme dans une bonne part des oeuvres québécoises où l'on rappelle les batailles passées plutôt qu'on ne se bat, où l'on renvoie souvent à un « prochain épisode », comme si, de ne n'être pas protagonistes de l'histoire qui se fait, nous amenait à nous raconter des histoires. *Maria* ne pose pas l'histoire en termes de conflit, mais de lentes permanences terriennes : ce « récit du Canada français », même s'il a paru d'abord en feuilleton, est en réalité un tableau, un répertoire ethnographique plutôt qu'un roman. Bien loin de raconter la geste de l'enracinement, *Maria* dit l'humble retour des gestes quotidiens, éclairés de temps à autre par la fulgurance de l'ailleurs entrevu en rêve. Significativement, le haut fait de la vie de Laura, la mère, ne sera révélé qu'après sa mort par son mari : un jour, elle a mis en fuite des ours qui s'étaient attaqués aux moutons. C'est bien là le trait commun de tous les personnages : la « vaillance », la ténacité, la douceur, toutes « qualités familières, humbles », cachaient « d'autres vertus presque héroïques » (p. 191).

Nicole Deschamps

Hors ces traits communs, les personnages, tous marqués par la mouvance, appartiennent à deux grandes « races : les pionniers et les sédentaires, les paysans venus de France qui avaient continué sur le sol nouveau leur idéal d'ordre et de paix immobile, et ces autres paysans en qui le vaste pays sauvage avait réveillé un atavisme lointain de vagabondage et d'aventure » (p. 35). Laura Chapdelaine appartient à la première, et François, bien sûr, à la seconde, celle des coureurs des bois, dont tout le « plaisir » est de chasser, courir les chantiers, commercer avec les sauvages. Malgré les apparences, le père, Samuel Chapdelaine, appartient aussi à cette race des « mouvants », envoûtés par l'appel de la forêt : dès qu'il commence à « avoir un beau bien », le coeur lui « manque », il est repris par sa folie de gagner « plus loin vers le haut du lac » (p. 189). Laura comprend bien cette parenté entre son mari et François, puisqu'elle dit à celui-ci : « On dirait que le bois connaît des magies pour vous faire venir » (p. 34). Le défrichement n'est donc qu'un avatar du nomadisme, une manière de *se fixer* sur le sol sans rompre avec « l'atavisme lointain » du « vagabondage ».

Paradoxalement, la ville — pas Montréal ni Québec absents, mais la « cité » manufacturière américaine — n'est qu'un autre espace « magique » en exact rapport avec la forêt nordique : elle suscite les mêmes mirages, le même éblouissement, la même aspiration chez Maria. Après la mort de François, une seule chose a changé : l'amour, cette « grande flamme-lumière », devient « nostalgie », « clarté pâle des cités » inconnues (p. 153-155).

Chose paradoxale encore dans une littérature où la mère est omniprésente, paraît-il, Laura n'est pas une mère mais une compagne de travail, plus réfléchie que son fol de mari : c'est Samuel qui amène Maria chez le curé après la mort de François, qui prend les enfants sur ses genoux pour leur chanter cantiques et vieilles chansons par lesquelles se maintient la race. L'on peut même se demander si ne vient pas de lui la troisième voix — « moitié chant de femme et moitié sermon de prêtre » —, qui reprend celle du curé et amplifie la



longue apologie de Laura par Samuel, étendue maintenant à ceux qui sont venus il y a trois cents ans. Le discours du roman tend à transformer la personne fictive de la femme en simple figuration de la terre. Que Samuel ait la même « faim » de la terre à défricher (p. 189) que François pour la forêt ou Maria (p. 6) ne surprendra guère au pays de Terre-Québec, mais que penser de Laura qui « célèbre la beauté du monde » dans « la campagne plate qui n'a pour pittoresque que l'ordre des longs sillons parallèles et la douceur des eaux courantes, de la campagne qui s'offre nue aux baisers du soleil avec un abandon d'épouse » (p. 48-49) ? Et Maria, dont Lorenzo admire les « formes héroïques » (p. 142), n'est-elle pas, pour les « farauds » du village, une « belle fille presque inaccessible », « comme s'il y avait eu entre elle et eux plus que la rivière à traverser et douze milles de mauvais chemins dans les bois » (p. 6-7) ? Comment ne pas penser ici à certaines envolées d'un propagandiste du Nord, Arthur Buies :

> *. . . la colonisation avançait . . . déjà apparaissait, dans sa virginité farouche, le Nord, ce Nord immense et redoutable encore, que nulle frontière ne limite . . . ce Nord profond, regardé jusque-là comme impénétrable, ce Nord protecteur, redoutable pour tout autre seulement que les Canadiens français, et qui allait devenir le boulevard inviolable et sûr de leur nationalité.*

Élan lyrique, dira-t-on. Peut-être. Mais lisons davantage :

> *. . . les Canadiens sentent le besoin irrésistible de se répandre au dehors . . . Les Canadiens ne sont pas tous nés pour le défrichement . . . mais tous apparaissent comme possédés du désir instinctif, inconscient pour eux . . . de reconquérir pied à pied, et par la voie de l'expansion naturelle, tout le terrain qui leur a été enlevé par la conquête, de l'Atlantique aux Montagnes Rocheuses . . . cela est dans le programme de leur destinée*[2].

N'est-ce pas ce que proclame la fameuse troisième voix reprise par *Menaud* :

> *Autour de nous des étrangers sont venus, qu'il nous plaît d'appeler des barbares ; ils ont pris presque tout le pouvoir ; ils ont acquis presque tout l'argent; mais au pays de Québec rien n'a changé. Rien ne changera parce que nous sommes un témoignage. De nous-mêmes et de nos destinées, nous n'avons compris clairement que ce devoir-là : persister . . . nous maintenir . . . Et nous nous sommes maintenus, peut-être afin que dans plusieurs siècles encore le monde se tourne vers nous et dise : Ces gens sont d'une race qui ne sait pas mourir . . .*

La reconquête évoquée ici ne passe donc pas par les armes, mais par le défricheur qui s'enfonce dans la forêt dès que la terre faite commence à s'étendre. Se réapproprier son pays par la colonisation, c'est, comme pour Rousseau, se donner un incontestable titre de propriété, c'est recréer l'Amérique française des explorateurs passés, et c'est encore, comme l'a bien vu C. Morrissonneau, trouver une réponse concrète à une double aspiration contradictoire : le repli sur soi et l'expansion sans limite.[3]

Maria *doit* donc « rester ici » sur « une autre terre mi-défrichée », aux limites du bois « impénétrable » (p. 149). Comme sa mère, comme les ancêtres, tous nomades de gré ou de force, tous *témoignages* : « Au pays du Québec, rien ne doit mourir et rien ne

doit changer . . . » (p. 198) Mais Maria refera-t-elle le chemin de sa mère ? Rien n'est moins sûr. Si elle a la douceur, la force, la « poitrine profonde » de sa mère, elle n'en a pas la gaieté, l'entrain. Surtout, quoi qu'on pense, le roman ne se termine pas sur le mariage de Maria mais sur sa parole donnée à Eutrope : « le printemps d'après ce printemps-ci ». Il y a loin de la parole au mariage puisque Maria se sent d'« autres devoirs : Alma-Rose était encore toute petite : sa mère était morte et il fallait bien qu'il restât une femme à la maison. » (p. 199) Et l'on ne voit pas qu'une commune soit possible avec Eutrope . . . Du reste, il eût été facile à Hémon de terminer son roman sur le mariage d'Emma entourée de toute la parenté. Maria rejoint plutôt tant d'autres vierges québécoises à l'amour impossible — interdit ou mort-né —, fécondées par les seules valeurs ancestrales ou les préjugés sociaux. Elles n'auront jamais « connu » l'homme — le Délié, François — qui a réveillé la pulsion du sang en elles. Leur postérité est aussi hypothétique que celle de cette impressionnante liste de personnages masculins qui va de Tit-Coq à Alcide I^er^ et « sa pharamineuse descendance ». La seule fertilité assurée reste donc celle de la terre dont tout le monde sait qu'elle ne nous appartient pas : pas plus que les forêts concédées à l'étranger et où Menaud se sent tellement libre. — Triste fin que celle de ce roman de familles nombreuses : pas d'amour, pas de femme enceinte, pas même de mariage.

Je ne m'enfonce pas plus loin dans cet imaginaire québécois aux figures si pessimistes : je dirai quelques mots de l'édition assurée par N. Deschamps et G. Legendre. Dans sa présentation, N. Deschamps s'étonne qu'on n'ait pas, jusqu'ici publié l'édition conforme au tapuscrit corrigé par L. Hémon[4], « enfin tel que l'auteur l'avait voulu », contrairement aux éditions antérieures. Qu'en est-il en réalité ?

Plusieurs corrections ont été introduites pour uniformiser le manuscrit et le rendre conforme aux normes typographiques d'une maison d'édition ou d'un journal : elles touchent la ponctuation ou les majuscules ; des coquilles ont forcément altéré l'original : *racine* pour *race*, *plan* pour *pan*, *c'est de malheur* pour *c'est de valeur* ; des mots comme *Canayen* ou *toué* sont parfois corrigés en *Canadien* et *toi* ; des guillemets encadrent plusieurs canadianismes. Au total, de nombreuses retouches, mais qui n'entraînaient pas une lecture incorrecte de l'oeuvre. N. Deschamps ne voit pas les choses ainsi, qui parle de « censure », d'édition « intégrale », comme si l'on avait délibérément tronqué le texte ; elle parle encore de colonisation du roman pour le « conformer au français normatif ». Étrange position puisque la nouvelle édition normalise la ponctuation et élimine, comme les éditeurs antérieurs vitupérés, les majuscules aux noms de mois et de points cardinaux selon des normes qui n'ont rien à voir avec l'esprit de l'oeuvre, puisque, par exemple, les mois sont autant de marques d'un temps cyclique rythmant les travaux ou l'évolution climatique. Je suis bien d'accord avec la présentatrice pour déplorer l'ajout de guillemets qui marquent comme des collages les canadianismes insérés par Hémon dans la coulée du texte ; mais pareils marquages se retrouvent fréquemment chez les écrivains québécois, aussi bien J.-A. Loranger que Savard. Quant aux coquilles, la témérité de la présentatrice se retourne contre elle puisque cette édition « intégrale » en contient un certain nombre : *sans soute* au lieu de *sans doute* (p. 34), *à l'étable en rentra* au lieu de *à l'étable et rentra* (p. 103).

Puisque N. Deschamps laisse entendre que l'honnêteté et la science se trouvent dans sa seule édition, on a envie de lui poser quelques questions. Pourquoi ne trouve-t-on pas ici un véritable protocole d'édition (principes de transcription, etc.) ? Les variantes prenant une telle importance, pourquoi n'a-t-on retenu que les « principales » ? au nom de quels critères ? Aucun textologue ne peut juger, à la place d'autrui, l'intérêt d'une variance textuelle. Si le « mythe » de *Maria* a une telle importance et si — comme on l'affirme en dépit du sens commun — « le récit de Hémon » a « été transmis à la façon d'un *conte traditionnel dont les origines sont à jamais perdues* », pourquoi ne trouve-t-on pas une liste complète des éditions avec leur filiation ? Et y a-t-il seulement rapport entre les variances textuelles et le « mythe » ? Comment peut-on déplorer que *Maria* ait été déformé par tant d'interprétations abusives et se permettre des généralisations aussi grossièrement abusives que la suivante : les « écarts », « introduits par Louvigny de Montigny, sont d'un grand intérêt sociologique parce qu'ils reflètent d'une façon simpliste l'idéal culturel de la société québécoise au début du 20^e^ siècle » ? Au nom de quelle inspiration, bon sens ou dogmatisme, peut-on soutenir que Suzor-Côté a folklorisé, « mis entre guillemets la réalité québécoise décrite par Louis Hémon » ? On tremble à la pensée de ce qu'aurait donné une lecture systématique de *Maria* par N. Deschamps.

Malgré tout, on tirera grand profit de cette nouvelle édition qui rectifie de nombreuses retouches apportées au texte original. Mais l'on attend toujours l'édition critique et définitive de *Maria Chapdelaine*. □

1. *Maria Chapdelaine. Récit du Canada français*. Avant-propos de Nicole Deschamps. Notes et variantes, index des personnages et des lieux par Ghislaine Legendre. Montréal, Boréal Express, 1980, XIII-217p. Publié dans le quotidien *le Temps* (27 janvier-19 février 1914), le roman parut en 1916, chez LeFebvre à Montréal et Delagrave à Paris, puis en 1921 chez Grasset. Cf. Liste des éditions en français et en traduction par A. Boivin dans *Le Saguenay-Lac-Saint-Jean célèbre Louis Hémon*, Alma, éd. du Royaume, 1980, p. 43-52.
2. Arthur Buies, *La Province de Québec*, Dept. de l'agriculture, 1900, p. 80-81 et p. 89-90.
2. Ce tapuscrit, maintenant à l'Université de Montréal, a été confié à N. Deschamps en 1966 par Madame Lydia Louis-Hémon, qui n'est ni nommée ni remerciée. Pourtant la simple courtoisie . . .
3. Christian Morrissonneau, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978.